



RÉGION ACADÉMIQUE
BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ

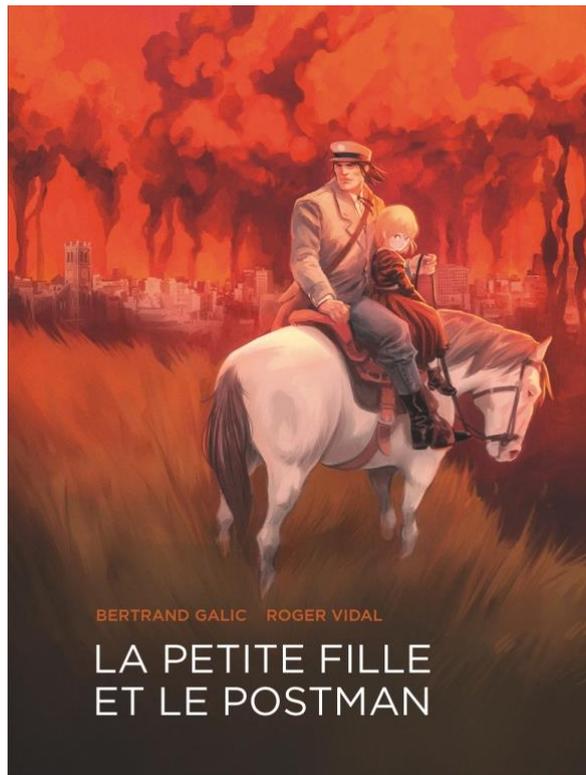
*Liberté
Égalité
Fraternité*

Délégation régionale académique
à l'éducation artistique
et culturelle

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

L'ÉCHAPPÉE LITTÉRAIRE

édition 2024-2025



dossier réalisé par **Déborah Weider**,
enseignante missionnée en service éducatif
dispositif régional L'Échappée littéraire

L'Échappée littéraire est un dispositif initié par la Région Bourgogne-Franche-Comté

La petite fille et le Postman

« Je ne suis pas non plus comme mon père. L'abandon n'a jamais été une option envisagée. »

p. 61

Bertrand Galic & Roger Vidal

Bertrand Galic est le scénariste du roman graphique *La petite fille et le Postman*. Né de parents enseignants, Bertrand Galic a fait des études aux classes préparatoires du lycée Kérichen de Brest, à l'université puis à l'IUFM de la Cité du Ponant. Enseignant en histoire, il puise dans sa matière de prédilection pour créer ses scénarios à partir de 2008. Bertrand Galic s'investit énormément dans l'association "Brest en Bulle". Il vit à Brest.

Roger Vidal est un jeune dessinateur espagnol à la carrière déjà bien remplie. Il fait partie de la nouvelle vague espagnole qui déferle dans la BD et les comics.

Le roman graphique

Les auteurs de ce roman graphique nous plongent au cœur d'une Amérique en pleine mutation, au début au XXe siècle. Jenny et Enyeto se lancent dans un road trip à travers ce continent rural mais qui voit surgir des métropoles en pleine expansion.

Se basant sur une histoire vraie, celle de la faille du système d'envoi des colis à la poste américaine, l'histoire nous amène à découvrir l'amitié naissante entre une petite fille orpheline et un amérindien un peu bourru chargé de déposer l'enfant chez ses grands-parents, à l'autre bout du pays.

Un one-shot rempli d'émotions qui nous offre une fin ouverte et laisse place à l'imaginaire des lecteurs.

Parcours thématique

Le rapport de l'homme à la nature – La planche d'ouverture, en pleine page, nous plonge au cœur de San Francisco, quelques jours seulement après le terrible tremblement de terre qui a secoué la ville en avril 1906. Un drame qui n'a pas pu être anticipé et qui a fait des milliers de morts, dont la mère de Jenny, personnage fictif, l'une des protagonistes du roman graphique. Même si cette mort n'est pas clairement explicitée, l'euphémisme présenté à la jeune enfant est révélateur, son beau-père lui répète : « >Elle ne reviendr[a] pas ». Ce leitmotiv la met hors d'elle, puisqu'elle ne comprend pas cette soudaine disparition qu'elle vit comme un abandon.

La vue en plongée nous laisse apercevoir les bâtiments effondrés et la fumée qui s'élève dans le ciel laisse deviner les incendies qui se sont propagés dans la ville suite aux nombreuses fuites de gaz. C'est dans ce paysage de désolation que se dresse un camp de fortune, chargé d'abriter les rescapés puisque « le tremblement de terre a tout détruit » (p. 6). A nouveau, (p. 9,) la voix de Jenny se perd dans un paysage dévasté où la ville est méconnaissable.

Ainsi, ce cadre permet aux auteurs de tramer leur récit par un cycle de catastrophes : « Un tremblement de terre et un grand incendie au début. Un nouvel incendie à la fin. » En quelque sorte, la boucle est bouclée par ce procédé.

Le rapport de l'homme à la nature est aussi abordé lors du *road trip* que Jenny et Enyeto entament malgré eux. Ils découvrent des paysages en traversant cette Amérique en pleine expansion et profitent de la plénitude d'un ciel étoilé lorsque les deux personnages dorment en chemin, (pp. 62-63). Ce temps sera propice aux échanges et aux confidences.

Sur le trajet pour Salt Lake City, les personnages traversent les Rocheuses (pp.42-43-44) et la majestuosité des canyons. Cet ouest sauvage américain contraste avec l'Amérique en pleine expansion qu'ils trouveront à leur arrivée à Chicago et qui dépaysera Enyeto et Jenny.

Abandon, amitié et loyauté – La profusion de déterminants possessifs témoigne de l'état de bouleversement dans lequel est Jenny qui a vu « [s]on jardin brûl[er] », « [s]a maison [se] cass[er] », et « [s]a maman parti[r] » (p. 12). Par ce rythme ternaire, elle met en parallèle son univers détruit et celui d'Enyeto qui espère bientôt retourner près de « vastes prairies » puisque sa retraite est proche.

Mais ce désarroi, qui rend la fillette désagréable tant elle peste sur tout et rien, s'explique, au-delà de la perte de tous ses repères, par un sentiment qui l'opprime, la « peur » (p. 13). Elle est envoyée chez ses grands-parents qu'elle ne connaît pas, puisque ce sont les parents de son beau-père, et elle quitte un environnement familial avec un inconnu, traitée comme un vulgaire colis postal.

Jenny est un personnage en proie à une colère non-dissimulée puisqu'elle a subi des abandons successifs : celui de sa mère, certainement de son père puisqu'elle vivait avec sa mère et son nouveau mari, ce beau-père

qui se débarrasse d'elle à la première occasion. Même si les deux abandons semblent contraints, le second est bien voulu. Cette perte d'êtres chers à qui elle pouvait s'attacher afin de se sentir en sécurité se poursuit lorsque Enyeto, qui a accompli sa mission à la fin du roman graphique et l'a conduit chez des grands-parents loin de transpirer l'amour filial, la laisse lui aussi.

Mais en parallèle de ces sentiments négatifs, et avant ce dernier abandon vécu comme une trahison par Jenny, le roman graphique soulève des lueurs d'espoir dans sa relation avec Enyeto à travers des moments de rêverie poétique ou de souvenirs proches. Des moments où le lecteur en apprend davantage sur le passé et la vie de l'amérindien, séparé lui aussi des siens. Lors des nombreuses analepses, illustrées en sépia, Enyeto se confie à Jenny et lui conte son passé auprès de sa mère, qu'il a perdue lui aussi. Ces confidences rapprochent les personnages qui tissent une amitié et les rend loyaux l'un envers l'autre. Jenny n'hésitera pas à défendre son accompagnateur sur le ferry lorsqu'il se fait malmener verbalement, traitant ses détracteurs de « bestiaux » à leur tour, (p. 16.)

Une Amérique en pleine mutation – A travers leur périple, Jenny et Enyeto sont plongés dans un contraste saisissant : entre les plaines de l'Ouest américain et l'ultra-modernité naissante, avec les buildings et les abattoirs géants.

Puisque Jenny est envoyée chez ses grands-parents telle un colis, les deux personnages vont découvrir des gares magnifiques, noires de monde, dans un pays en plein développement économique. C'est le cas dès la planche 23, et aux planches 28 et 29 qui évoquent leur passage à Sacramento. Cette vie mouvementée dans les gares contraste avec la vie ascétique des mormons rencontrés aux planches 40 et 41.

L'arrivée à Chicago est le sommet de cette découverte, dès la planche 80, Jenny s'exclame « Whaaou ! » Le superlatif hyperbolique qui suit « c'est le plus grand tunnel du monde de l'univers » accentue l'aspect novateur de cette gare et la splendeur qu'elle reflète. Cette nouvelle étape dans la vie de Jenny fait ressortir les angoisses du tremblement de terre et renvoie au début du roman graphique où la ville avait été dévastée. De grands immeubles s'élèvent et la petite fille a peur d'un nouvel épisode dramatique comme elle a connu. Jenny se sent « toute petite » et ce sentiment est accentué avec la vue en plongée dans la vignette centrale de la planche 80. La ville écrase les individus, Enyeto s'empresse de projeter Jenny dans sa vie à la ferme, chez ses grands-parents, au milieu des animaux et à la campagne. Il insuffle de l'espoir chez l'enfant afin de la rassurer. La vision vers l'avenir est gonflée d'espoir, planche 81, les personnages, en gros plans, ont le regard porté vers le futur, mais celui-ci s'obscurcit dès la planche suivante avec l'arrivée à la ferme marquée par les aboiements agressifs des deux chiens de la famille. La ferme apparaît à la troisième vignette, centrale, et la vue en contre-plongée accentue la sévérité du lieu. Loin de l'image d'un lieu rural, cette maison ressemble davantage à une maison de ville. Les propriétaires possèdent même une voiture à moteur. Enyeto en fait la remarque : « Il faut croire que la ville s'est considérablement développée, jusqu'à manger la campagne tout autour » (p. 82).

L'abattoir de Chicago est le dernier lieu évoqué dans l'ouvrage qui emblématise l'expansion de l'Amérique à l'intensification de l'exploitation des espaces et des animaux. Il est présenté à la page 86 et son immensité est illustrée par une vignette qui occupe presque tout l'espace de la planche, la seule autre vignette présente agissant comme un effet zoom, sur une partie du bétail présent sur les lieux. Présenté comme « une ville dans la ville », l'abattoir est présenté par une analogie avec un « lotissement » dont les habitants ont « quatre

pattes », des « sabots » et des « cornes ».

L'altérité – Ce thème est abordé dès la planche 15, lors de la montée sur le pont d'un bateau d'Enyeto et Jenny, accompagnés du cheval Katanka. En effet, le *post-man* amérindien est interpellé de façon vindicative par des passagers à bord. Il est tour à tour qualifié d'« emplumé » et de bête. L'indien est malmené. Ces rapports humains sont tendus, faits de reproches et de dégoût : « Des indiens, des chevaux, on accepte vraiment n'importe quoi sur ce bateau » (p. 15), le pronom indéfini « on » faisant référence aux hommes blancs.

Cette tension est également palpable lors de l'arrivée des personnages à Chicago, lorsqu'Enyeto se fait embaucher en tant qu'équarisseur à l'abattoir. Nous sommes au début du XXe siècle, mais les préjugés ont la dent dure et le postman est davantage perçu comme « un peau rouge » que comme un homme nouvellement embauché. On l'invective : « Eh, l'Indien, j'me d'mandais, ça t'fait quoi d'trancher aut'chose que des scalps ? » (p. 89). Les autres employés de l'entreprise parlent en langage familier, avec de nombreuses contractions, démontrant leur manque d'éducation et leurs mauvaises manières. Ils n'hésitent pas à titiller Enyeto afin de le faire réagir et de prouver qu'un indien est agressif. Les insultes pleuvent : « fils de truie » (p. 91), « saleté d'indien » (p. 93) ou encore « sauvages » (p. 97) et le résultat voulu est obtenu : Enyeto est renvoyé.

Cette confrontation à l'altérité à laquelle est exposée Enyeto de façon violente concerne aussi Jenny qui se retrouve plongée, du jour au lendemain, dans une famille qui se montre hostile à son égard. Elle est qualifiée de « bâtarde », de « gamine » (p. 84), de « p'tite saligaude » (p. 96). La discussion entre la famille et notre duo d'amis est tendue et la jeune fille y assiste, elle peut donc percevoir la tension présente et sentir que son arrivée était non seulement inattendue mais de surcroît indésirable. Un pacte est alors passé entre l'amérindien, la famille et Jenny : une visite est fixée tous les dimanches. Ainsi, comme il le lui avait promis, Enyeto ne l'abandonne pas et continuera de veiller sur elle. Le futur employé dans les phylactères ne laisse place à aucun doute, si Enyeto la laisse, Jenny se tuera. Le nom même du cheval confié à Jenny et à la famille, « espoir », flotte comme une promesse de vie meilleure pour la jeune fille.

Références littéraires et artistiques pour accompagner la lecture

- [Photographies panoramiques des ruines de San Francisco](#), de William Graham, 1906
- *1906*, de James Dallessandro, 2004. Roman de fiction historique 1906 basé sur les événements entourant le grand tremblement de terre et l'incendie de San Francisco en 1906.
- *Survivants : 1906 le tremblement de terre de San Francisco*, de Lauren Tarshis, 2016

Propositions pédagogiques

Écrire, créer, dire

Écrire

- L'exercice d'écriture qui vient tout de suite à l'esprit est l'écriture de la **suite du roman graphique** qui se clôt par une fin ouverte. Sous forme de scénario illustré ou non, ou sous une forme romanesque, les élèves peuvent proposer la fin qui leur convient. Il serait intéressant de montrer ces productions aux auteurs lors de leur venue.
- Imaginer une **correspondance** entre Enyeto et Jenny. Celle-ci pourrait commencer par une lettre dans laquelle Jenny retranscrit ce qu'elle ressent suite à son arrivée chez ses grands-parents : l'occasion de revoir le champ lexical des sentiments et le genre épistolaire.

Créer

- Créer une **maquette de San Francisco** avant et après le séisme afin de visualiser les dégâts causés par l'un des plus grands tremblements de terre au XXe siècle. Les élèves peuvent s'appuyer sur les photos présentes sur Internet et celle présente dans le dossier complémentaire du roman graphique.
- Mettre en place un **atelier de création de bande dessinée** avec un intervenant artistique grâce au pass Culture. Dans la région académique, plusieurs artistes proposent ce type de prestations : Laurent Battistini, Cyrille Berger, Boris Golzio, Thibault Roy, entre autres...

Dire

- Enyeto raconte à Jenny les légendes amérindiennes avec lesquelles il a grandi, notamment celle du Hibou et du Coyote, planches 64 à 66. Le conte se transmet historiquement à l'oral, les conteurs se les appropriaient et les diffusaient lors de veillées. L'**intervention d'un conteur** en classe peut faire (re)découvrir le genre du conte aux élèves et la performance des orateurs.

Planches à analyser

L'étude des planches sélectionnées permet d'étudier l'évolution dans les relations entre Jenny et Enyeto.

- **Incipit, planches 5 à 12.** Comment, dès l'incipit, Jenny se révèle-t-elle être une jeune fille tenace à apprivoiser ? I – Un traumatisme récent ; II – Un départ vécu comme une injustice ; III – la peur de l'inconnu.
- **Arrivée à la gare, planches 18 à 23.** En quoi ce passage illustre-t-il l'hérésie de la législation postale du début du XXe siècle aux Etats-Unis ? I – La faille du système ; II – Une organisation inédite ; III – Le début d'un périple.
- **Souvenirs échangés, planches 60 à 71.** Dans quelle mesure ce passage met-il en valeur les liens qui commencent à se tisser entre les protagonistes ? I – Une mission périlleuse ; II – Des mères absentes ; III – la transmission d'une tradition.
- **Excipit, planches 95 à 100.** Comment le dénouement du roman graphique conduit-il à une chute inenvisageable ? I – Un personnage au bord du gouffre ; II – L'infime espoir d'une vie meilleure ; III – Un dénouement tragique ?

EN ÉCHO...

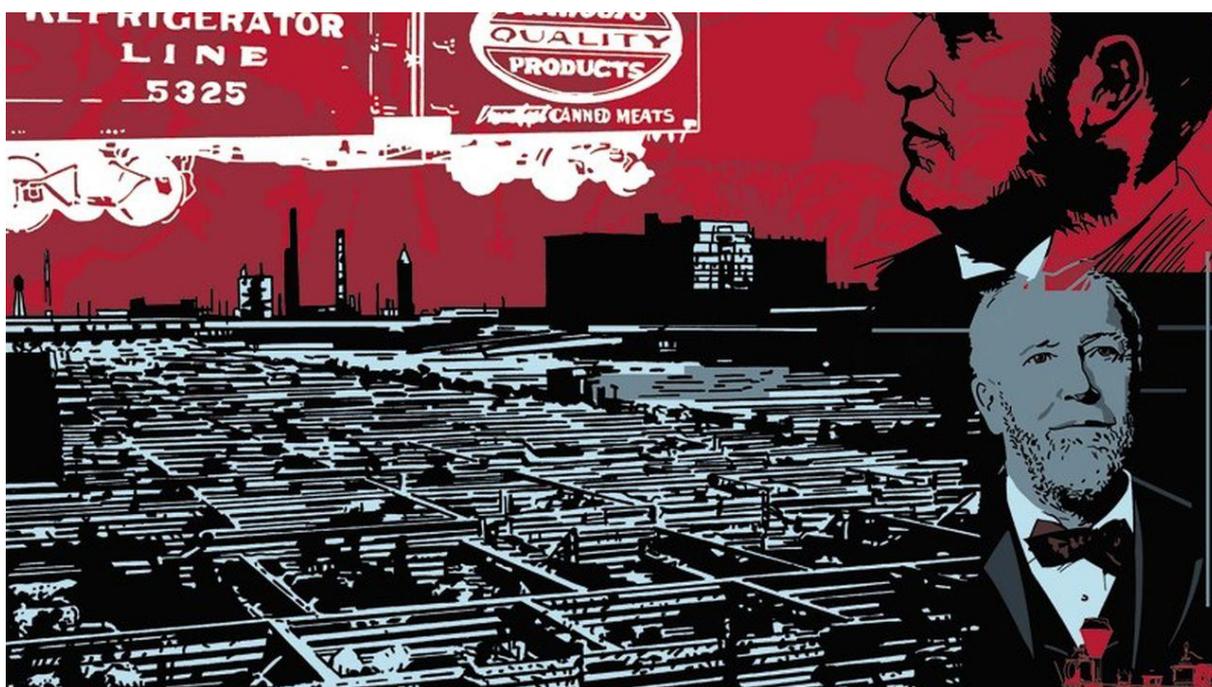
Pour accompagner la lecture

- Sur le séisme : [En 1906, un énorme tremblement de terre a frappé San Francisco | National Geographic](#)
- [Interview](#) de l'auteur
- Page [Facebook](#) du scénariste Bertrand Galic.

ANNEXE

Chicago, le grand abattoir, article paru dans *Les Echos*, Juillet 2013

En faisant de Chicago un centre d'abattage et de distribution, Philip Danforth Armour et Gustavus Swift ont fait de la ville le cœur de l'industrie de la viande américaine. Chicago produit à la fin du XIX e siècle 80 % de la viande consommée aux Etats-Unis.



Par [Tristan Gaston-Breton](#) (historien d'entreprises). Illustration Pascal Garnier

Le jour de Noël 1865, une centaine de personnes – investisseurs, éleveurs, fermiers, mais aussi dirigeants de compagnies de chemin de fer – se retrouvent à Chicago pour l'inauguration de l'Union Stock Yard, les gigantesques parcs à bestiaux d'une superficie de plus de 150 hectares aménagés dans les faubourgs de la ville. Alors que la guerre civile vient de s'achever, les milieux d'affaires locaux n'en sont pas à leur premier coup d'essai. Dix-sept ans plus tôt, en 1848, ils ont, en effet, fondé la Chicago Board of Trade, la première Bourse de commerce au monde, dédiée au négoce des matières premières agricoles. La même année, le canal Illinois et Michigan a été mis en service, permettant de rejoindre, par les Grands Lacs, le Mississippi, et, de là, tout le sud des Etats-Unis. Dans la foulée, une dizaine de lignes de chemin de fer ont été inaugurées, reliant les Etats de l'intérieur à Chicago et aux grandes agglomérations de la côte Est. Dès le milieu des années 1850, Chicago est devenue le premier marché céréalier des Etats-Unis et le plus grand marché mondial du bois. Véritable carrefour commercial, la ville draine alors des quantités croissantes de matières premières agricoles, qu'elle réexpédie vers New York, d'où elles gagnent l'Europe et l'Amérique latine.

L'inauguration de l'Union Stock Yard achève de faire de Chicago le « grand magasin de l'Ouest ». Elle permet, également, à la ville de s'imposer comme la plaque tournante du négoce de bétail. Jusque-là, en effet, faute

d'infrastructures spécialisées, les immenses troupeaux, en provenance de l'Ouest, ne faisaient que transiter par Chicago, avant de poursuivre vers l'Est. Le grand centre du négoce du bétail était alors Saint-Louis, situé à 450 kilomètres plus au sud, qui bénéficiait d'une position privilégiée au confluent du Missouri et du Mississippi. La création de l'Union Stock Yard, après le blocus du Mississippi durant la guerre de Sécession - blocus qui a porté un coup sévère à Saint-Louis - change totalement la donne. Désormais, c'est à Chicago qu'affluent les centaines de milliers de têtes de bétail en provenance des Etats de l'Ouest. En 1866, on en compte déjà 1,5 million. Elles seront 15 millions, vingt-cinq ans plus tard...

Parmi la foule de fermiers et d'investisseurs présents en ce jour de Noël 1865, un homme a pris toute la mesure des formidables perspectives offertes par les nouveaux parcs à bestiaux de Chicago : Philip Danforth Armour. Né dans l'Etat de New York en 1832, ce fils de fermiers, d'origine écossaise, chassé de l'école à seize ans pour avoir osé promener une jeune fille en calèche, est parti en Californie au moment de la ruée vers l'or de 1848. Manifestement doué pour les affaires, il a bâti une confortable fortune, en construisant des rampes de lavage pour les chercheurs d'or. Puis, il a gagné Milwaukee, où il s'est lancé dans le négoce en gros de denrées agricoles, avant de créer une nouvelle société spécialisée dans l'abattage et le conditionnement de viandes de porc. Son plus beau « coup », Armour l'a réalisé en avril 1865 lorsque, profitant de l'effondrement des cours, dû à la fin de la guerre civile et à l'interruption des grands contrats d'approvisionnement des armées, il a acheté, pour 18 dollars le baril, d'énormes quantités de viande de porc qu'il avait prévendues, quelques mois plus tôt, pour 40 dollars. L'affaire lui a rapporté pas loin de 2 millions de dollars. Une somme que l'homme d'affaires a décidé d'investir dans une usine ultramoderne d'abattage et de conditionnement.

Expédier la viande plutôt que des animaux vivants

Son idée est simple : pour créer une véritable industrie de la viande - et donc élargir le marché - il faut rapprocher le plus possible les activités d'abattage et de conditionnement des points de concentration du bétail. En clair, implanter une usine à Chicago même. L'idée est révolutionnaire. Car l'Union Stock Yard, à ce moment, n'est spécialisée que dans le négoce du bétail sur pied arrivé de l'Ouest sous la conduite de garçons-vachers, les fameux cowboys. Les activités de transformation y sont encore peu nombreuses. Résultat : une fois les transactions achevées, les animaux reprennent le train pour les grands centres de consommation de l'est des Etats-Unis. Là, à Boston, New York, Baltimore ou Philadelphie, les bêtes sont prises en charge par des grossistes locaux qui assurent l'abattage des animaux et la distribution aux détaillants... Cascade d'intermédiaires, temps de trajets interminables, multiplication des opérations de manutention du bétail, coûts très élevés... Les inconvénients du système sont évidents. Au cours de périodes qui durent souvent plusieurs semaines, le bétail perd, en effet, beaucoup de poids, quand il ne meurt pas purement et simplement en route ! Résultat : les intermédiaires sont privés d'une bonne partie de leur bénéfice. Mais il y a pire : si l'expédition du bétail sur pied par wagon fait l'affaire des compagnies ferroviaires, elle ne fait pas du tout celle des professionnels de la viande. Alors que les compagnies facturent le transport au poids global de l'animal, les professionnels ne récupèrent que 40 % de ce poids, les 60 % restants étant constitués de parties non comestibles ! Chaque voyage se révèle donc un véritable gouffre financier. La conséquence est évidente : à l'autre bout de la chaîne, le consommateur américain paie très cher son « T-bone » ou son steak, rendant quasiment impossible la création d'un marché de masse pour la viande...

C'est ce système qu'entend casser Philip Danforth Armour en créant, en 1867, à Chicago, la société Armour and Company. Depuis que l'écrivain Upton Sinclair a dénoncé, en 1905, dans son roman « La Jungle », les conditions de vie dans l'industrie de la viande - provoquant la création d'une commission d'enquête fédérale

-, l'homme a mauvaise réputation. Et c'est vrai qu'Armour ne s'embarrasse guère de principes. Sous-payant ses salariés -9,50 dollars la semaine, quand le salaire minimum, permettant un mode de vie décent, est de l'ordre de 15 dollars -, n'hésitant pas à financer des milices armées pour briser les mouvements de grève, l'industriel a en horreur les syndicalistes qu'il poursuit de sa vindicte. Peu regardant sur les moyens de gagner de l'argent, il provoquera un scandale, en 1899, en vendant d'énormes quantités de viande avariée. L' Armour and Company n'en marque pas moins l'acte de naissance de la grande industrie dans le secteur de la viande. Couvrant plusieurs hectares à Chicago et dotée de chambres froides, son usine est la première à expérimenter le travail à la chaîne et la spécialisation des opérations, dont Ford devait s'inspirer plus tard pour la fabrication de ses automobiles. Abattage, découpe, désassemblage, lavage, conditionnement... Les différentes étapes du processus de transformation sont effectuées en continu, permettant une accélération des opérations et une baisse sensible des coûts, dont profitent, au final, les consommateurs. Dans les années 1880, Armour est ainsi devenu la première usine des Etats-Unis dans le secteur de la viande. « *Rien ne se perd, y compris les cris des animaux* », aime à dire l'industriel. De fait, l'entreprise produit, à partir des bêtes qu'elle abat, toutes sortes de sous-produits, qu'il s'agisse de soupes, de glue, de savons, d'engrais ou de pepsine. Elle est, également, la première à fabriquer des conserves de viande sur une échelle industrielle. Au sein de l'Armour and Company, l'intégration est la règle.

Premier wagon réfrigéré

Pionnier de l'industrie de la viande, Philip Armour n'est pas resté seul longtemps. En 1875, un nouveau venu s'est, en effet, installé à Chicago, un ancien boucher en gros du Massachusetts : Gustavus Swift. Persuadé, lui aussi, qu'il faut, pour baisser les coûts, rapprocher le bétail sur pied de son abattage, il est allé plus loin que son rival. Son projet ? Créer un vaste système de distribution, couvrant tous les Etats-Unis, et destiné à stocker la viande avant sa redistribution chez les détaillants. Pour mener à bien son projet - qui nécessite de transporter la viande sur de très longues distances sans qu'elle se gâte -, il a mis au point, en 1878, avec un ingénieur spécialiste du froid, le premier véritable wagon réfrigéré de l'histoire. Malgré l'opposition forcée des compagnies de chemin de fer, pour lesquelles le transport du bétail sur pied est bien plus avantageux que celui des produits transformés, malgré aussi celle des grossistes et des détaillants, qui ne se sont pas privés d'émettre des doutes sur la fraîcheur de viandes, provenant d'animaux tués plusieurs jours auparavant à l'autre bout des Etats-Unis, Gustavus Swift, cet homme un peu rustre invariablement chaussé de bottes en cuir, est parvenu à distribuer ses carcasses sur toute la côte est. Au milieu des années 1880, son empire comprend des usines d'abattage dans la plupart des grandes villes de l'ouest des Etats-Unis et des centres de stockage et de distribution alimentés par plus d'un millier de wagons réfrigérés dans presque tout le pays. En 1890, Swift et Armour emploient à eux deux, à Chicago, 25.000 salariés et produisent 80 % de la viande consommée aux Etats-Unis. Leurs produits sont exportés jusqu'en France, où les deux entreprises disposent d'agences de commercialisation. La création d'un grand marché intérieur grâce aux chemins de fer, une population urbaine en plein essor, les débuts du marché de masse : tels sont, à partir de 1865, les ressorts de cette révolution de l'industrie de la viande, dont Chicago s'impose d'emblée comme le centre incontournable.